

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } " " 14 " six mois.
 } " " 7 50 " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

8 janvier 1863.

Le *Moniteur* publie un long et dramatique récit de la bataille de Fredericksburg. Le correspondant du *Moniteur* a été particulièrement frappé de l'attitude qu'offraient les confédérés dans leurs tranchées, la veille du combat.

« Toute une armée silencieuse et l'arme au bras, masquée par les rideaux d'arbres que l'état-major du Sud avait eu soin de garder debout devant les bouches de leurs canons, et au pied desquels se tenaient les sapeurs, la hache et la scie à la main; sur chaque route, une série d'abris abritant les tirailleurs et les colonnes d'infanterie, et dans lesquels les meilleurs lunettes de Burnside ne pouvaient distinguer qu'un amas confus de feuillage: tous ces hommes de guerre, enfin, Lee, Jackson, Longstreet, Stewart, guettant de ces abris invisibles cette belle armée qu'ils voyaient défiler librement sur les points du Rappahannock, n'ayant qu'une conscience vague du désastre au-devant duquel elle courait. »

Aux dernières nouvelles des Etats-Unis, les deux grandes armées du Rappahannock étaient encore en présence.

L'acharnement est extrême des deux côtés. Une proclamation du président Davis déclare que le général Butler et ses officiers seront pendus s'il tombent entre les mains des confédérés. La même peine est réservée aux esclaves pris les armes à la main, ainsi qu'aux officiers qui les commandent. On craint que le cabinet de Washington ne réponde par de sanglantes représailles.

Le cabinet britannique vient de décider que la bataille de Fredericksburg ne changerait rien à sa politique d'abstention dans les affaires d'Amérique.

Lord Palmerston a déclaré, dans le dernier conseil, qu'il fallait laisser aux populations unionistes le soin de forcer le parti de la guerre et le gouvernement de Washington à renoncer à la lutte, cette lutte devant cesser d'elle-même tôt ou tard, si

toutefois les puissances étrangères ne s'en mêlent pas. Telle sera la conduite du cabinet, les collègues de lord Palmerston partageant sa manière de voir.

Le télégraphe de Londres nous apporte le mémorandum communiqué par lord Elliot au gouvernement provisoire de la Grèce. Ce document ne nous apprend rien de nouveau. L'Angleterre subordonne la cession des îles Ioniennes à une double condition: la première, c'est que les Grecs conserveront le régime constitutionnel et éviteront toute agression contre la Turquie; la seconde, c'est que le prince choisi par eux aura l'agrément de S. M. britannique et offrira des garanties de paix.

Les journaux italiens qui ne sont pas précisément aveugles déclarent enfin avec une entière conviction qu'un abîme sépare à tout jamais les populations du Midi et les populations du Nord de l'Italie. La dictature installée à Naples n'a pas eu, jusqu'à ce jour, le pouvoir d'effacer les inégalités de mœurs et d'aptitudes que l'on a vainement cherché à faire disparaître dans les Deux-Siciles. Les unitaires sont donc forcés de reconnaître que les provinces annexées opposent au gouvernement de Victor-Emmanuel une résistance sérieuse. La lumière commence à se faire parmi les vraies causes de la situation anormale des provinces méridionales.

Le roi des Belges vient de faire partir pour Lisbonne son chef de cabinet, M. Deveau, neveu de M. Jules Van Praët, ministre de la maison du roi. M. Deveau est chargée d'une mission spéciale auprès du prince Ferdinand de Cobourg, afin de le décider à revenir sur son refus d'accepter la candidature au trône de Grèce.

Les dernières nouvelles reçues de Berlin font un tableau fort sombre de l'état des esprits en Prusse. La lutte qui va s'engager à l'ouverture des Chambres prend chaque jour un caractère de plus en plus grave. C'est un mouvement social qui se déclare; il s'agit d'une guerre aux classes élevées et à la noblesse en général.

La question du budget de la guerre n'est qu'un prétexte: on veut atteindre toute la noblesse qui s'est réfugiée dans l'armée.

La position du gouvernement, en présence de l'avenir, peut amener des mesures extrêmes, car il est peu probable que le roi consente à renvoyer ses ministres.

La majorité de la Chambre des députés ne cédera pas. Il faut donc s'attendre à de graves événements.

J. REBOUX.

Le correspondant du *Moniteur* à New-York, lui adresse, à la date du 20 décembre, les détails les plus circonstanciés sur la bataille de Fredericksburg; au récit de cette grande action militaire est jointe une carte destinée à faciliter l'intelligence des mouvements stratégiques des deux armées. Il nous serait impossible de reproduire textuellement la grande page historique de la feuille officielle, mais, abstraction faite des considérations politiques et stratégiques, nous emprunterons à cette correspondance le passage suivant sur le récit de la bataille proprement dite:

« Dès le matin du 13, un épais brouillard enveloppait le champ de bataille. C'était un spectacle solennel, raconte un officier séparatiste blessé et prisonnier; un vaste rideau blanc s'étendait devant nous, et nous ne voyions pas l'ennemi. Un silence de mort planait sur la vallée, car le brouillard amortissait tous les bruits. Cachés dans les bois, nous n'apercevions que la silhouette des puits qui se dressaient devant nous. Les tirailleurs, le doigt à la détente de leurs carabines, cherchaient à percer du regard l'horizon; les officiers mettaient l'oreille à terre, les artilleurs se tenaient debout près de leurs pièces chargées. Nous cherchions, par tous les moyens possibles, à prévoir l'approche de l'ennemi. En tout cas, nous étions prêts. »

L'ALLOCATION DU SOUVERAIN-PONTIFE.

Jeudi dernier, vers midi, le général de Montebello, suivi de l'état-major de l'armée française et de la majeure partie des officiers des divers régiments, s'est présenté au palais du Vatican et a été reçu par le Souverain-Pontife. Le commandant des troupes françaises a exprimé, en quelques

paroles, au Saint-Père, les hommages de l'armée et les vœux qu'elle formait pour son bonheur. Le Pape a répondu, au commandant des troupes françaises, en termes qui ont vivement ému tout le corps des officiers. Ce discours a été, depuis deux jours, le sujet habituel de leurs conversations.

Cette allocution, recueillie avec soin par un des auditeurs, mérite, sous tous les rapports, d'être connue du public. Elle est glorieuse pour la France, glorieuse pour l'armée française; dès lors on ne saurait la passer sous silence. En voici le texte:

« Je suis très sensible aux vœux que monsieur le général vient de m'exprimer au nom de l'armée. Je les reçois avec une affection toute paternelle. Je suis heureux de la circonstance qui me permet de dire à l'armée française que je la remercie de la manière dont elle agit près de ma personne. »

« L'armée française est illustre par son courage et par ses succès; mais sa plus grande gloire est, je puis vous le dire, la mission que vous a confiée votre Empereur de défendre le vicaire de Jésus-Christ en sa personne, — car tout indigne que je suis, c'est moi qui en occupe la place en ce monde, — et de le défendre contre les ennemis de Dieu. »

« C'est vous, mes enfants, qui gardez la ville destinée, de toute éternité, à être la résidence du vicaire de Jésus-Christ, cette ville embaumée par le sang des martyrs, sanctifiée par les cendres de tous les saints et dont les hommes pervers — qui prétendent attaquer que le pouvoir temporel du vicaire de Jésus-Christ, mais qui voudraient le priver de tout pouvoir spirituel, — voudraient faire, les malheureux! la capitale de je ne sais quel royaume impossible. Non, cela ne sera pas. Vous êtes là, mes enfants, et vous éloignez les suppôts de l'enfer. »

« Dieu, lorsqu'il a créé la terre et les mers, a dit aux flots impétueux de l'Océan: Vous irez jusqu'ici, mais pas au-delà. C'est là votre mission, mes enfants. Vous êtes ici pour empêcher que les hommes impies, ennemis de l'Eglise, qui emprisonnent les saints évêques et les prêtres dans toute l'Italie, qui jettent sur le pavé des rues, dans le dénuement les plus affreux, de saints religieux et religieuses dont la vie était consacrée au service du Seigneur, n'aillent pas plus loin. Vous leur dites: Vous n'irez pas jusqu'au Saint-Père. »

« Soyez donc bénis. »

« Je suis content de pouvoir vous donner en ce jour ma bénédiction. »

« Je bénis votre Empereur. »

« Je bénis l'Impératrice. »

« Je bénis toute la famille impériale, et surtout le jeune prince auquel je suis particulièrement attaché par un lien spirituel. »

« Je bénis toute la France votre patrie, vos familles, vos amis; l'épiscopat, le clergé, tous les millions de bons catholiques de France et de l'univers entier qui m'ont témoigné tant de vénération et tant de dévouement dans mes amères tribulations. »

« Qui, je bénis tous les catholiques du monde! »

« Et pourquoi ne m'est-il pas donné de bénir aussi les impies?... »

« La sainte Ecriture nous apprend que le saint patriarche Jacob combattit tout une nuit contre un adversaire inconnu sans pouvoir le vaincre. Le jour venu, il reconnut que c'était un ange. Il s'écria alors: Oh! mon ange, je ne vous lâche pas que vous ne m'ayez béni. *Non dimittam te nisi benedixeris mihi.* »

« Que la miséricorde de Dieu, qui est grande, leur dessille les yeux et leur fasse reconnaître qu'ils combattent, eux aussi, contre des anges qui ne désirent que leur bonheur, qui n'aspirent qu'à les voir marcher dans les voies du bien. »

« Les yeux tournés vers le ciel, je vous bénis au nom de Dieu le père tout puissant. »

« Au nom de Jésus-Christ, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête; »

« Je vous bénis au nom du Saint-Esprit; »

« Je vous bénis enfin au nom de la sainte Vierge, près de laquelle j'intercede, afin qu'elle vous obtienne toutes les grâces et les faveurs divines. » — Mac-Sheehy. (Union.)

L'allocution adressée par le Pape au corps d'armée d'occupation sous les ordres du général de Montebello, à l'occasion du 4^{er} janvier, est beaucoup plus développée que celles qu'il avait prononcées, en pareilles occasions, les années précédentes. Elle est toute empreinte des plus vifs sentiments de reconnaissance pour la France.

Le Saint-Père a donné, en des termes pleins d'affection et de tendresse, sa bénédiction à l'Empereur, à la famille impériale et particulièrement à l'enfant qui lui est lié par un lien spirituel, à tout l'épiscopat, à tout le clergé français, à ces

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 9 JANVIER 1863.

— N° 28. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXII.

Avec la permission du lecteur, nous retournerons ensemble à Brobanda, afin que le tribunal ne rende pas son jugement en notre absence.

L'état du baron Silbersparre s'était un peu amélioré. Il ne délirait plus, mais il avait conservé une faiblesse et une irritabilité qui exigeaient, pour ainsi dire, plus de ménagements que la maladie elle-même. Il avait su décider sa mère et sa tante à ne plus venir le voir et à l'abandonner complètement à la généreuse sollicitude de son nouvel ami. Il sentait que cette preuve d'égards était due au bailli, et d'ailleurs il était las de ces éternelles questions:

« Comment le trouves-tu, mon cher Charles? as-tu déjà pris quelque chose? Qu'est-ce qui te ferait plaisir? Tu ne penses point, n'est-ce pas, à l'affaire de Fuselberg? Songes-y le moins possible; cela n'est bon qu'à l'agiter, etc., etc. »

C'était la veille du jour où Gothard attendait la réponse de son oncle. Son travail terminé, il était assis le soir auprès

du lit de Charles, dont il tenait une main dans les siennes.

« Tu as encore un peu de fièvre, lui dit-il: ta main est brûlante. »

— Cela provient de mon inquiétude; je redoute cette lettre si décisive pour notre affaire. Je souffre horriblement à la pensée que mon anxiété peut se prolonger encore et la réponse tarder de quelques jours, et qu'ensuite notre espoir sera peut-être déçu; rien qu'à cette idée, un frisson glacial me parcourt les membres. Des rêves sinistres me poursuivent. Je vois, dans un prochain avenir, ma mère et mes sœurs chassées de Walby, errer en proie à la misère, chercher en vain un asile, et implorer du regard un fils, un frère qui, faible et incapable de rien faire pour elles, est condamné à rester oisif spectateur de leurs tortures et ressent les siennes d'autant plus amèrement. Au dernier plan de cet affreux tableau se dressent l'indigne, l'envieux Fuselberg et son fils; ils nous regardent avec un sourire sarcastique et jouissent de notre malheur.

— Charles, ami, répondit Gothard avec tristesse, voilà tes visions qui recommencent. J'avais espéré que, la fièvre cessant, ta raison plus libre reprendrait son empire sur ton imagination malade. Mais, en concentrant toujours tes pensées sur un même objet, tu alimentes tes idées chimériques; cela te fatigue et t'empêche de considérer les choses sous leur véritable point de vue. Que de fois ne t'ai-je pas dit que des mois se passeraient avant que Fuselberg puisse exécuter ses menaces! Sur la voie de la justice, on n'avance pas si rapidement; le voyageur qui la parcourt y rencontre de nombreux repos qui lui permettent de retarder de quelque

temps son arrivée au but. C'est là, cher ami, une des faces de ton affaire. Et voici l'autre: si mon oncle — ce qui est, du reste, tout à fait improbable — ne consent pas à remettre l'affaire entre mes mains, c'est moi qui serai ton avocat contre Fuselberg; crois-moi, je lui ferai voir à qui il a affaire, et je lui donnerai bien du fil à retordre avant que Walby tombe dans ses griffes.

— O Gothard! c'est par un décret du Ciel que j'ai fait ta connaissance dans mon affreuse situation; c'était le seul bonheur qui pût m'arriver. Tu m'as apporté les consolations de l'amitié au moment où j'étais sur le point de succomber à mes tortures; que serais-je devenu sans ton intervention?

— Tu oublies le bailli, mon cher Charles; sois convaincu qu'il est homme d'honneur: si tu l'étais adressé à lui plus tôt et avec confiance, ta position ne serait certes pas devenue si critique.

— Erreur, Gothard! tu es aveugle sous ce rapport, grâce à ta prédilection pour un homme qui te montre les sentiments d'un père, et aussi parce que tu ignores certaine circonstance de nature à modifier ton opinion à son égard. Il me semble néanmoins que ton œil perspicace aurait dû découvrir que nos rapports ne sont pas marqués au coin de la bonne amitié, ni même de la simple courtoisie entre voisins.

— Je t'ai effectivement remarqué tout de suite. Tu m'obligeras beaucoup de m'en dire la cause, car le bailli me paraît la franchise même, et tous ses procédés la respirent.

— Tu vas l'apprendre. Il hait la noblesse en général et moi en particulier, parce qu'il me croit des vœux sur sa fille, suppo-

sition un peu fondée d'ailleurs; car ma mère et ma tante désiraient ce mariage, de même que la baillive, dont les opinions sur la noblesse diffèrent complètement de celles de son mari. Mais leurs espérances et leurs desirs n'étaient pas les miens, le sort de mon cœur, toujours soumis à l'influence d'astres défavorables, étant fixé depuis longtemps. Mon amour ne s'adressait donc pas à Hortense; cependant elle est si ravissante, si aimable, qu'il est impossible de ne pas la distinguer, et je n'étais laissé arracher par ma mère, dans un moment de vive émotion, la promesse que je tenterais de lui plaire et d'obtenir sa main. J'ignore si j'aurais réussi; mais je n'avais pas encore remarqué le moindre indice favorable. Du reste, ce qui m'a surtout fait abandonner mon projet, c'est le soin du bailli de me montrer son antipathie en toute occasion et sans ménagement. Dans une matière si délicate, il ne pourra se convaincre qu'à la longue que ses craintes sont chimériques! Il continue donc de m'en vouloir, bien qu'il me témoigne en ce moment quelque bienveillance par considération pour toi.

— Je me doutais bien qu'il y avait entre vous quelque chose qui clochait. J'ai réellement cru que tu aimais Hortense. Ainsi il n'en est rien.

— Non, absolument rien. Mon premier et brûlant amour appartient à une autre. Mais, hélas! Gothard, j'aime sans espérance. Toi, heureux mortel, tu ne comprends pas cela; tu ne te figures pas quelle amertume s'empare de moi à la pensée d'être éternellement dédaigné, quoique — je le crois du moins et c'est ma seule consolation — ce dédain ne soit pas dans son cœur.

— Et quelle est celle qui t'aime et te

dédaigne à la fois? Une femme assez faible pour cela ne serait pas digne de régner plus longtemps sur ton cœur mâle et fiévreux.

— Hélas! Gothard, tu ne sais pas de qui tu parles. Ton noble cœur éprouve le besoin impérieux de consoler et de soulager; mais c'est bien assez que tu partages déjà un de mes chagrins, et je n'ai pas te confier encore cette autre de mes douleurs secrètes, laquelle ne pourrait que te faire souffrir avec moi, et doublement, puisque... en un mot, Gothard, laissons là ce sujet et parlons d'autre chose.

— Tu manques de confiance en moi, Charles; de la ton langage parfois si étrange. Je t'en prie, sois franc; s'il m'est impossible de rien faire de plus, je puis du moins pleurer avec toi.

Quelques minutes, durant, Charles fut en proie à une violente lutte intérieure. Il attachait ses regards sur les yeux expressifs de son ami; mais plus il se convainquit de la sincère et profonde sympathie de Gothard, plus son courage abattu se relevait; enfin la plus noble abnégation se peignit sur son visage.

« Gothard, s'écria-t-il, je vois combien tu m'aimes, et je serais indigne de ton amitié si j'étais capable de déposer dans ton cœur une première semence de désaccord entre tes propres sentiments. Je t'en conjure, ne me presse pas davantage; il vaut mieux abandonner ce sujet. »

Surpris, mais respectant l'inflexible volonté de Charles, Gothard n'insista plus. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, ils causèrent d'autres choses moins émuantes. De grand matin, on frappa doucement à la porte. Gothard reconnut que c'était Lidner, devina ce qui l'amena et s'empressa d'ouvrir.